Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 53

Artikel: La grippe
Autor: Y.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-181007

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La grippe.

I

Grippe, fléau du monde, exécrable torture,
Que le ciel inventa pour punir les méchants !
Angine, coryza, bronchite et courbature,
Pourquoi revenir tous les ans ?

Vous arrivez toujours quand la bise glacée,
Apre descend des monts neigeux ;
Quand les brouillards épais montent de la vallée,
Pour se répandre dans les cieux.

Triste soleil d'hiver, planète diabolique,
Astre maudit et détesté,
Pourquoi ne montres-tu qu'une figure étique
A notre pauvre humanité ?

Tes rayons refroidis en traversant les brumes,
Arrivant gelés jusqu'à nous,
Font croître et prospérer le catarrhe et les rhumes
Et sont propices à la toux.

Nul de nous ne résiste à cette épidémie ;
Qu'il soit malingre ou fort,
Chacun se trouve atteint dans son économie,
Et se roidit contre le sort.

Le malheureux patient que la douleur énerve,
Souffre plus que Jupin accouchant de Minerve,
Trépané par Vulcain ;
Son front va s'entr'ouvrir et son crâne se brise;
Ses membres sont perclus et sa poitrine est prise;
Il cherche à respirer, mais hélas, c'est en vain!

Ses poumons embrasés que le rhume secoue,
Sont gorgés d'un sang noir qui reflue à la joue,
Et gonfle ses vaisseaux.
Il a froid ; cependant la chaleur le tourmente !
Il frissonne, et pourtant sa peau reste brûlante !
Le ciel créa pour lui des supplices nouveaux !

Grippe, fléau du monde, exécrable torture!
Que le ciel inventa pour punir les méchants !
Angine, coryza, bronchite et courbature,
Pourquoi revenir tous les ans !

II

Le médecin cherché percute avec prudence
Le client qui recourt à sa vaste science ;
Il regarde la langue, examine les yeux,
Palpe chaque appareil, scrute tous les mystères
Qui se passent au sein de ces pauvres viscères,
Et fronçant le sourcil prend un air sentencieux.

La langue jaune et sèche, et le pouls duriuscule
Dénotent que le fiel remplit la vésicule,
Obstruant les conduits du petit intestin.
Grâce aux soins éclairés de l'Esculape habile,
On éclaircit le sang qu'épaississait la bile
Par l'emploi judicieux de l'huile de ricin.

L'Hippocrate prescrit d'atroces médecines,
Que de savants commis au fond des officines,
Préparent avec soin sous l'œil de leurs patrons.
Une émulsion douceâtre, un écœurant breuvage,
De drogues, de poisons odieux assemblage,
Filtrés et décantés sont extraits des pilons.

Le remède se prend par grande cuillerée,
Ainsi qu'il est écrit sur la fiole bouchée
Qui contient le médicament.
L'aspect est séduisant ! mais gare à qui se fie
Aux horribles produits que vend la pharmacie,
Dans le louable but de guérir un client !
On trouve tous les goûts dans cet affreux liquide ;
C'est amer et c'est doux ; c'est fade et c'est acide ;
C'est un triste régal au patient résigné !
Mais une garde est là, sévère, impitoyable,
Qui sans s'inquiéter si le looch est buvable
Présente la cuiller au moment désigné.

Le médecin permet pour toute nourriture
Les grus adoucissants et le bouillon de veau.
Si le patient va mieux, on joint à la mixture
Le classique pruneau.

Et la boule de gomme à la gomme arabique,
A l'orange, au pavot ;
Le doux sucre candis, populaire béchique,
Avec la pâte d'escargot.

La visqueuse althéa, la mauve émolliente,
Le nauséeux gramont,
Le tilleul, l'oranger, plongés dans l'eau bouillante,
Composent sa boisson.

Ou bien le thé Burnier qui donne réunis
Dans un mince cornet,
Les simples du pays, de la poitrine amies,
Le bonhomme et le taconet.

III

Mais n'est-ce pas assez, grand Dieu, d'être malade!
Est-il urgent en vérité,
De boire pour guérir quelque julep bien fade,
En s'inondant de thé !

Des médecins savants évitez les systèmes
Qui ne firent jamais de bien ;
Laissez là tous ces loochs, ces gluants apozèmes
Qu'élabore le pharmacien.

Buvez, mes chers amis, buvez l'eau de fontaine !
De toutes les boissons c'est elle la plus saine,
La plus agréable au goût.
Elle arrose partout l'arbre circulatoire,
Humecte les tissus, ouvre chaque émonctoire
Chassant l'humeur qu'elle dissout.

Le malade est peut-être ennemi de l'eau pure !
Qu'on la cuise avec du bois doux,
Et le patient content boira cette mixture
Si puissante contre la toux.

Reine des pectoraux, ô divine réglisse !
Qui ne chérit ton jus !
Dans toutes les potions son arôme se glisse
Pour y répandre ses vertus.

Ayant sur le larynx une action lénitive,
Le jus par sa douceur
Rend un timbre plus vif à votre voix plaintive
Et de la gorge en feu vient tempérer l'ardeur.

O Nyon ! qui redira les cures merveilleuses
Qu'opèrent chaque jour tes pâtes délicieuses !

Strecker, honneur à toi ! Confiseur ignoré.
Auteur de ce produit, je veux que ta mémoire
Franchisse les confins de ton laboratoire
Et qu'à jamais ton nom demeure vénéré.

Tu nommas tes bonbons : pastilles de ministre,
Car ils ont fréquemment préservé d'un sinistre
Un sermon qui sombrait !
Même dans plus d'un cas, bien plus qu'à sa science,
Maint orateur sacré leur dut son éloquence,
Et put au bout du prône arriver tout d'un trait.

Grippe, fléau du monde, exécrable torture
Que le ciel inventa pour punir les méchants !
Angine, coryza, bronchite et courbature,
Pourquoi revenir tous les ans !

IV

Mais grâce aux meilleurs soins, votre grippe est guérie ;
Une douce moiteur rafraîchit votre peau.
Du mal qui vous brûlait, toute source est tarie ;
De même que l'Hébreu vous sortez du tombeau.

Du sang impétueux la course se modère ;
Il coule lentement dans ses nombreux canaux ;
Le pouls précipité qui distendait l'artère
Vient frapper doucement la paroi des vaisseaux.

Le poumon délivré du poison délétère
Qui gênait la respiration,
Aspire à larges traits l'air pur de l'atmosphère
Et reprend gaîment sa fonction.

L'estomac en fureur s'agite dans le vide ;
Il réclame à grands cris quelque réconfortant.
De drogues saturé, mais d'aliments avide,
Il se révolte mécontent.

A l'office aussitôt la broche est préparée ;
Un gras et tendre chapon,
A l'air appétissant, à la croûte dorée
Vient tenter l'appétit du pauvre moribond.

Un vieux vin Bourguignon pétillant dans son verre,
Du malade affaibli retrempe la vigueur.
Son pied devient plus sûr, sa tête plus légère.
Au pénétrant parfum de la chaude liqueur.

Tout renaît dans ce corps qu'abandonnait la vie,
Et que l'espoir avait quitté.
Il rentre en possession de sa santé ravie ;
Quelle ineffable volupté !

Il jouit du présent ; le passé le rassure ;
Les amis sont plus chers, et le monde est plus beau ;
L'avenir lui sourit et toute la nature
Célèbre et chante un renouveau.

La brise, dans les bois, le ruisseau sous l'ombrage,
Et l'oiseau qui redit le chant de ses amours,
Semblent tous annoncer dans un riant langage
Qu'il n'est pour lui que d'heureux jours.

O grippe ! don du ciel, adorable torture,
Reviens, reviens souvent.
Je suis prêt à souffrir bronchite et courbature
Pour avoir le bonheur d'être convalescent.

Y.

La réponse faite par le roi de Prusse, à Versailles, à l'adresse du *Reichstag* de la Confédération de l'Allemagne du Nord, est une pièce dans laquelle, usant avec profusion du nom de la Providence, il consacre le droit divin avec la plus grande subtilité et fait entrevoir assez clairement la restauration de l'ancien empire d'Allemagne. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire ce passage :

« C'est avec une émotion profonde que j'ai reçu l'invitation qui m'a été adressée par S. M. le roi de Bavière pour le rétablissement de la dignité impériale de l'ancien Etat allemand. Vous m'apportez, messieurs, au nom du *Reichstag* de l'Allemague du Nord, la prière de ne pas décliner l'offre qui m'est faite par cet appel. J'accueille volontiers, dans vos paroles, l'expression de la confiance et des vœux du *Reichstag* de l'Allemagne du Nord.

« Mais vous savez que dans une question qui touche à de si hauts intérêts et à de si grands souvenirs de la nation allemande, mon propre sentiment, mon propre jugement non plus, ne peuvent déterminer ma résolution ; ce n'est que dans le suffrage unanime des princes allemands et des villes libres et dans l'unanimité aussi des vœux exprimés par la nation allemande et ses représentants que je connaîtrai la voix de la Providence, à laquelle je dois obéir avec confiance en la bénédiction divine. Vous éprouverez la même satisfaction que moi de ce que j'ai reçu de S. M. le roi de Bavière la nouvelle de l'accord de tous les princes allemands et des villes libres, et que la communication officielle en sera faite prochainement. »

En face de déclarations aussi catégoriques, il n'est pas sans intérêt d'examiner un peu de quoi se composait l'ancien empire d'Allemagne.

L'empire d'Allemagne dut son origine au partage de la monarchie des Francs, par le traité de Verdun en 843. En 924, il fut agrandi par l'accession de la *Lorraine*. Le roi Othon-le-Grand réunit en 951 le *royaume d'Italie* et en 962 la couronne impériale de *Rome* à l'empire d'Allemagne, qui fut ensuite appelé le saint empire romain de la nation allemande. Cependant, les provinces de l'Italie ne faisaient pas partie de l'empire, mais elles y étaient attachées par les liens de la féodalité. La *Bohême* fut, depuis Othon-le-Grand, regardée comme partie intégrante de l'empire, et elle le fut en réalité jusqu'à sa dissolution. Les rois de *Danemark* eux-mêmes reconnurent pendant quelque temps la suzeraineté de l'empire d'Allemagne à cause de la province du Jutland (948) ; les rois de *Pologne* en firent autant, à cause de la *Silésie*, depuis les temps d'Othon jusqu'en 1355, et il en fut de même des rois de *Hongrie*, depuis 1045 jusqu'au règne turbulent de Henri IV. La *Prusse* se trouva dans les mêmes rapports envers l'empire, comme possession des chevaliers teutoniques, depuis 1230 jusqu'en 1525, ainsi que la *Livonie*, qui appartenait aux chevaliers de l'Epée, depuis 1205 jusqu'en 1556. Conrad II avait en 1033 réuni à la couronne d'Allemagne le royaume d'Arles ou de la *basse Bourgogne*, qui comprenait la *Franche-Comté*, le *Dauphiné*, le